

Trop vieux pour essayer de fuir, un homme à cheveux blancs était resté seul à Boutama, attendant sa destinée. Il nous dit que le nom des montagnes de neige qui pyramident au-dessus de nous à une effrayante hauteur est Avirika, Avirouka, Avrika, Avrouka, Avirika et Avourouka, se rectifiant ainsi lui-même sous la hâte de nos questions répétées. Il se plaignait beaucoup des nains, « mauvais » et « traîtres ». Lorsque, par leur astuce, leurs ruses, leurs professions d'amitié, ils avaient gagné l'amitié des puissants chefs et mis ceux-ci en leur pouvoir, ils se retournaient soudain, et, en dépit de la foi jurée, de la « fraternité du sang », ils achevaient leur ruine.

Le 30, nous arrivions à Boukoko après quatre heures de marche facile sur une terrasse en pente douce, formée par les débris éroulés des escarpements et peu à peu changés, sous l'action répétée des pluies, en une terre fertile ne produisant aujourd'hui que des gramens, mais que la culture ferait féconde en récoltes utiles. Çà et là, émergeant à demi des hautes herbes, se dresse quelque immense bloc, détaché jadis des sommets par un glissement du sol ou par une pluie diluvienne, et tombé avec un bruit de tonnerre à la place où il gît encore.

Boukoko est un vaste et important groupe de villages. Nous fûmes frappés, dès l'entrée, par son air d'abandon; il semblait vide depuis des semaines, un mois peut-être. Les vergers étaient immenses et prospères, les arbres pliaient sous le poids des fruits, les tomates foisonnaient dans les jardins.

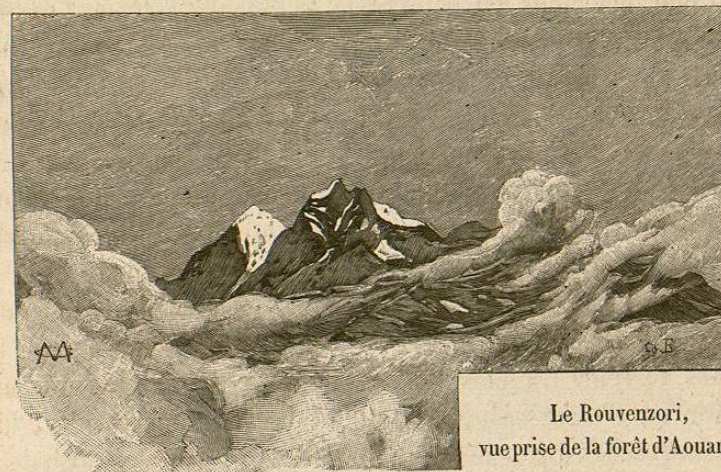
Comme à l'ordinaire, après avoir installé le camp et fait empiler les charges, nos éclaireurs partirent en reconnaissance. Ils étaient encore tout près lorsqu'ils rencontrèrent des natifs vêtus d'étoffe de coton et armés de fusils, qui firent feu sans autre explication. Nous entendons le bruit sourd des mousquets et le crépitement sec des carabines. Puis le silence se fait et nos pionniers reviennent, rapportant une carabine Enfield laissée par les vaincus, dont deux étaient morts, paraît-il. Ils ramènent aussi une femme et un jeune garçon, dont nous ne pouvons rien tirer.

Je dépêche immédiatement 70 de nos gens vers le lieu du combat, et dix minutes ne se sont pas écoulées que nous entendons une fusillade nourrie, le bruit du mousquet auquel répond le pétilllement des remingtons et des winchesters, puis on nous apporte deux des nôtres, blessés. Ce sont les Ouara-

Soura, nous disent-ils. Mais les carabines semblent avoir le dessus, le feu s'éloigne. Pourtant, au bout d'une heure, deux autres blessés étant revenus avec la nouvelle qu'un jeune Zanzibari et un Manyouema étaient restés sur le champ de bataille, j'allais envoyer du renfort, quand Oulédi et nos carabiniers font leur entrée, amenant les chefs ennemis, qui se trouvent être des Manyouema au service de Kilonga Longa!

Voici ce qu'ils racontèrent :

Au nombre de cinquante fusils et cent lances, ils avaient traversé l'Itouri et, poursuivant vers l'est, ils étaient arrivés, il y avait une vingtaine de jours, aux limites de la forêt. Ils



Le Rouvenzori,
vue prise de la forêt d'Aouamba.

avaient ensuite passé la Semliki, maraudant par-ci par-là, lorsqu'ils aperçurent des hommes armés de fusils, et, les prenant pour des Ouara-Soura, ils tirèrent dessus. Les indigènes avaient riposté, tué l'un des leurs, blessé mortellement un second et quatre autres grièvement. Le reste avait fui en criant : « Nous sommes perdus ! » et les Manyouema s'étaient réfugiés dans leur campement, qu'ils mettaient en état de défense, non sans avoir placé des hommes en embuscade le long de la route. Ceux-ci, voyant l'ennemi revenir en force, avaient tiré; mais, reconnaissant leur erreur à l'aspect des balles qu'on leur renvoya, ils crièrent de toutes leurs forces : « Qui êtes-vous ? » Sur la réponse : « Hommes de Stanley ! » ils cessèrent immédiatement le feu.... C'est ainsi que nous renouvelâmes des relations qui jusqu'à présent avaient toujours été si désastreuses

pour nous! Certes, du fond du cœur, j'eusse souhaité une raison légitime de détruire ces incorrigibles pillards, mais il était impossible de refuser leurs excuses en cette affaire, évidemment accidentelle, et nous échangeâmes des présents.

Ils nous dirent avoir rencontré une troupe de Ouara-Soura, avec lesquels, d'ailleurs, ils avaient eu « mauvaise chance »; ils en avaient tiré un « méchant morceau » d'ivoire seulement. D'après eux, Ipoto serait à vingt journées de marche de Boukoko par la forêt.

Les Aouamba de cette région connaissent le Rouvenzori sous le nom de Virika.

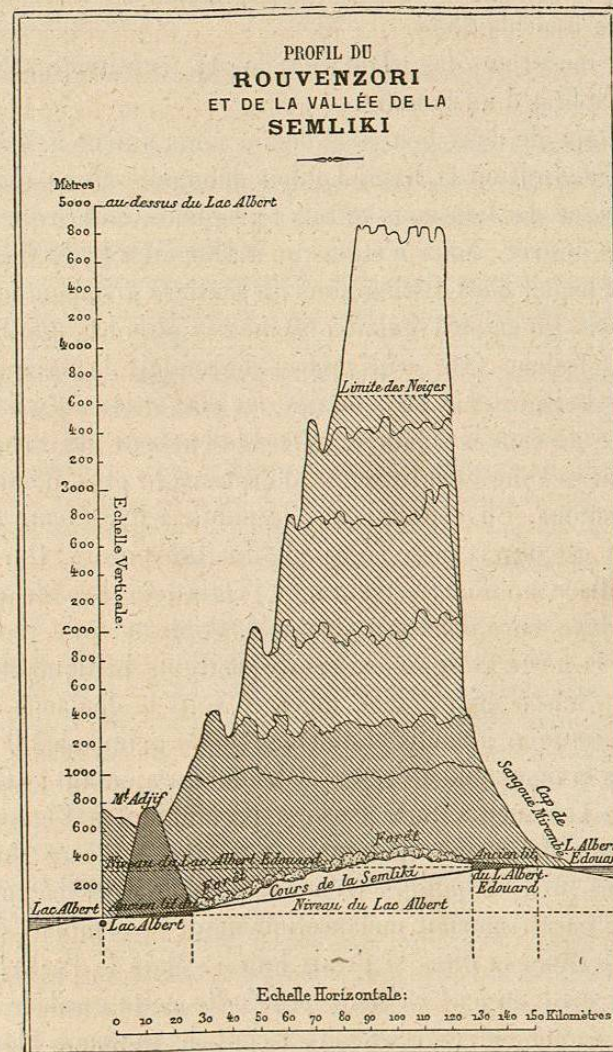
Depuis notre sortie de la contrée boisée des Aouamba, près d'Ougarama, nous avons marché le long de l'étroite terrasse couverte d'une prodigieuse quantité de graminées. Vue de haut, elle nous parut avoir une largeur de 5 à 12 kilomètres entre la sombre ligne de la sylvie et le pied de la chaîne montagneuse. L'herbe y atteint la taille et l'épaisseur du bambou, la route est bonne, nous franchissions tout au plus un ou deux ravins par étape. Le pays est caractérisé par l'acacia en forme de parachute, seul arbre visible dans les parages du Nyanza. Il disparaît aux approches de la forêt, et la végétation luxuriante des tropiques occupe le reste de la vallée.

Les torrents franchis ces derniers jours roulent leur eau froide en d'assez vastes lits sur les graviers, les sables, les blocs arrachés aux sommets : gneiss, porphyres, hornblendes, grès, stéatites, hématites, granits, pierres poncees. Les trois plus considérables de ces cours d'eau sont le Rami, le Rouboutou et le Singuiri, dont la température est de 20, 17 et 19° C.

Après une halte de deux jours à Boukoko, une étape de 15 kilomètres nous amenait à Banzombé, sur un étroit contrefort entre deux profonds ravins, et sur la limite de la forêt, qui monte ici jusqu'à la base des « montagnes aux neiges ». Selon son habitude, le Rouvenzori reste invisible, et nous aurons, je le crains, peu de chances pour le photographe ou pour user de ses sommets comme points de repère dans nos triangulations. A juger par le temps que les brouillards nés de la vallée de la Semliki mettaient à parvenir jusqu'aux cimes, la pression surincombante doit être énorme. Pour un peu plus, les fumées du camp, réunies en masses

immobiles au-dessus de nos têtes, nous asphyxiaient après nous avoir aveuglés. Notre troupeau donnait des signes de fatigue. Il se composait de 104 bovins et de 50 moutons ou chèvres.

Le 5 juin, un Copte, frère de trois autres membres de notre



caravane, rendait le dernier soupir dans le petit village de Bakokoro, où nous campions par 0° 57' de latitude nord. Nous avons traversé trois gros torrents pendant cette courte étape de cinq kilomètres; la température de l'un d'eux était de 17 degrés centigrades.

Dans l'impossibilité de tracer au delà de Bakokoro un sentier

dans la direction voulue, nous passons la journée du 4 dans le village. Jephson a la fièvre avec 40,5 degrés de température; Bonny est souffrant; par contre, Stairs est guéri. Quant au capitaine Nelson, redevenu fort et robuste, il fait double tâche comme pour s'indemniser de sa longue maladie d'octobre 1887 au même mois de 1888.

Nous mesurons des plantains de 44 centimètres, épais comme le bras d'un homme.

Une étape de deux heures et demie nous amène à Mtaréga, situé à l'endroit où la Rami-Loulou débouche d'une cluse de la montagne. Le lieu nous offrait à profusion tout ce que nous pouvions désirer. Nous n'étions qu'à 180 mètres du Rouvenzori, sur lequel nous distinguons les sentiers grimant le long des pentes. Un gaudré roulait à 60 mètres plus bas que nous; son onde fraîche (16° centigrades) descendait bruisante des sommets neigeux. Les bananeraies, les plantations d'ignames, de maïs, de cannes à sucre, s'étendaient sur un rayon de 200 mètres. Voici l'heure venue d'explorer le pays, d'enrichir les collections. En conséquence, le public est prévenu qu'un concours est ouvert pour l'escalade du Rouvenzori: Qui veut immortaliser son nom?— Pour moi, j'étais déjà si solide que je pouvais bien faire deux cents pas; M. Jephson avait regret à dire que la fièvre avait amorti ses dispositions belliqueuses; le capitaine Nelson était désolé, mais, je vous le demande, quel résultat pratique attendre d'une semblable grimpe? Il dirigeait vers la montagne un regard solennel en ajoutant: « Grand merci! » Les sueurs du D^r Parke appartenaient à l'humanité souffrante; M. Bonny était mal en point; la fièvre s'obstinait après lui; ses jambes n'étaient plus que des bâtons; le capitaine Casati souriait mélancoliquement et semblait dire: « Regardez-moi et dites si j'irais loin ». Mais le Pacha! son honneur était en jeu! La seule pensée de cette escalade avait toujours excité son ravissement; c'était le moment glorieux de notre expédition! Stairs, examinant à la sourdine ces sommets sourcilleux, encore vierges de pas humains, murmurait: « J'irai, droit comme un boulet ». Il ne me restait plus qu'à le munir d'instruments, à comparer ses anéroïdes avec l'anéroïde étalon de notre camp et à donner aux hommes les conseils d'éviter le froid, se garder des vents glacés après une ascension, etc.

La nuit fut délicieuse. Nous étions campés à une altitude de 1 178 mètres. Un vent frais et léger soufflait du cagnon de la Roumi-Loulou. Au matin Stairs partait en compagnie du Pacha. Mais hélas! après avoir grimpé un peu plus de 580 mètres, Emin rentrait au camp, laissant Stairs poursuivre seul la route vers les sommets.

Voici du reste le rapport de notre camarade :

Camp de l'expédition, 8 juin 1889.

Le 6 juin, de bon matin, accompagné d'une quarantaine de Zanzibari, je quitte l'expédition, campée au pied d'un éperon; nous traversons la rivière et commençons l'escalade.

J'avais deux anéroïdes, qu'ensemble nous avons notés et comparés avec un anéroïde modèle restant au camp sous votre observation immédiate; j'avais aussi un thermomètre. La montée des 270 premiers mètres au-dessus du camp fut relativement aisée et grandement facilitée par un sentier qui menait à quelques huttes sur la colline. Ces cabanes appartiennent au type circulaire, si commun dans les plaines, mais avec la différence que le bambou entre largement dans la construction de l'intérieur. La nourriture des indigènes se compose de maïs, de bananes et de racines de colocasie. Au sortir de ces huttes, nous ne fûmes pas longtemps à traverser une herbe haute et abondante, et nous entrâmes dans un fourré broussailleux, entremêlé d'épines et de bruyères.

A 8 h. 30, nous rencontrons des cabanes semblables aux premières; mais les habitants en avaient décampé depuis quelques jours. Ici le baromètre marquait 23^e,58 et 22^e,85, et le thermomètre 25^e,88 centigrades. De tous côtés on voyait des dracenas, et çà et là une fougère arborescente ou quelque palmier mouab; des masses d'une fougère allongée s'enchevêtraient confusément sur les côtés du sentier. Sur différents points et quelques sommets de collines parurent des indigènes criant et sonnant du cor, faisant de leur mieux pour nous effrayer et nous faire rebrousser chemin, mais nous continuâmes à graver la pente; ces gens disparurent alors et ne nous inquiétèrent plus.

Des forêts de la plaine nous ne pouvions rien voir, à cause d'un épais brouillard qui obscurcissait le paysage et nous empêchait de distinguer les collines à l'est et au nord-ouest.

A 10 h. 30, après une montée assez pénible, nous atteignîmes le dernier hameau des natifs, qui cultivaient encore des fèves et des colocasies, mais non plus de bananes. Là le baromètre marquait 22^e,56 et le thermomètre 28^e,88 centigrades. Un raidillon conduisait à la forêt, nous en profitâmes, mais, en maints endroits, les pentes étaient telles que nous devions monter à l'aide des mains et des genoux.

A 11 heures du matin nous entrâmes dans la bambousaie, qui se faisait de plus en plus épaisse. Nous constatâmes dans l'air un changement complet et soudain; il se fit beaucoup plus frais et plus pur; aussi avan-

cions-nous rapidement et gaiement. Maintenant que les Zanzibari avaient été si loin, ils paraissaient tous désireux de monter aussi haut que possible, et commençaient à se taquiner et parier à qui rapporterait la plus grosse charge de la « chose blanche » tout au haut de la montagne. A 12 h. 40 nous émergeons des bambous et nous nous asseyons sur l'herbe pour faire collation. Baromètres 21^p,10 et 27^p,95/100. Thermomètre 21^o,11. En face, montant par une pente unie, s'élève un pic nous dominant de 300 mètres. Nous l'attaquons, et à quelque distance nous entrons dans les bruyères arborescentes, dont quelques-unes ont six mètres de haut. Comme nous avions à nous ouvrir la route, chaque pas, au couteau, nous n'avancions que lentement, et ceux de l'avant fatiguaient beaucoup.

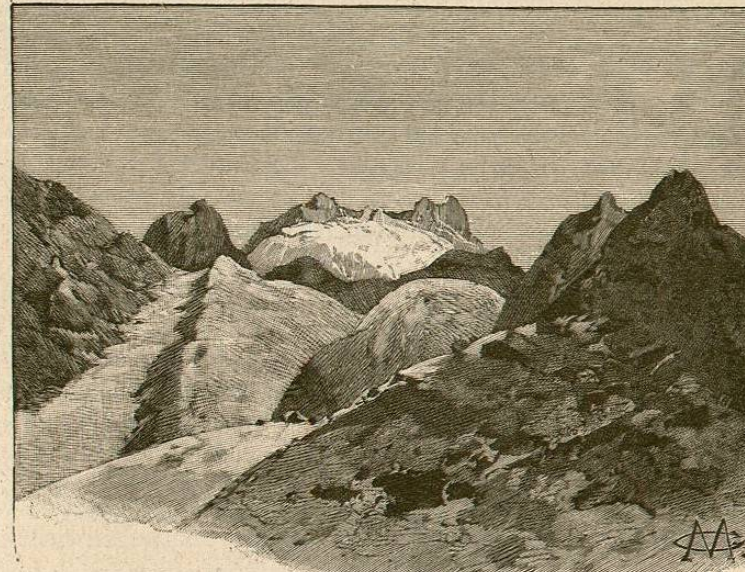
A 3 h. 15 nous fîmes halte dans la bruyère pour souffler un peu. Ça et là se voyaient des fourrés de bambous, rendus inutiles par quelque insecte qui les avait percés de trous. Sous nos pieds s'étendait un tapis épais et spongieux de mousse humide; les bruyères disparaissaient sous l'*Usnea*, « barbe de vieux ». Nous trouvâmes force lichens et violette bleues, et ramassâmes quelques plantes à donner au Pacha pour les classer. Un froid humide nous gagnait peu à peu; et malgré l'effort de la grimpe, le brouillard impressionnait désagréablement. Ces vapeurs continues, attachées aux sommets, chargent la végétation d'humidité et rendent le sol glissant.

Peu après 4 heures, nous nous arrêtons sous de hautes bruyères pour y établir la campée. Abattant les plus hautes broussailles, nous érigeons des abris rudimentaires, nous ramassons des fagots; nous nous arrangeons pour passer la nuit. Malheureusement, le bois, trop humide, brûlait à peine; nos Zanzibari, légèrement vêtus, étaient transis, bien que nous ne fussions encore qu'à 2 500 mètres d'altitude. Le thermomètre marquait 15^o,55. Du camp, j'eus la vue des pics sur nos têtes, et je commençai à craindre de ne pas arriver jusqu'à la neige. Plus haut, trois ravines nous coupaient le chemin; deux au moins étaient couvertes d'immenses broussailles: il nous faudrait les traverser, et nous tailler un chemin à travers le fourré. Aurions-nous le temps d'atteindre le sommet? Je pris la résolution d'aller, si c'est possible, encore de l'avant. Le matin, je me rendrais compte des difficultés, et s'il n'était pas impossible d'aller jusqu'au bout, nous monterions aussi haut que faire se pourrait.

Dans la matinée du 7, choisissant les hommes les plus vigoureux et renvoyant les autres, nous nous mîmes en route. La montée ressemblait à la précédente. Il avait fait pendant la nuit un froid cruel, et plusieurs de nos hommes tremblaient de fièvre; cependant tous y allaient de bon cœur. A 10 heures, nous fûmes arrêtés par le premier des précipices. Je constatai qu'il faudrait un long temps pour le franchir, et que plus haut il y en avait deux autres. Alors nous eûmes la première vision d'un pic neigeux à 4 kilomètres de distance. C'était la plus basse neige et encore à une journée et demie. La tentative n'eût abouti qu'à un désastre, non approvisionnés de vivres que nous étions, et il eût fallu meilleure vêture à deux de nos hommes. En conséquence, j'ordonnai le retour, espérant trouver à quelque halte nouvelle une meilleure ascension. De l'autre côté du ravin se dressait

un pic rocheux, très clairement défini, que nous connaissions déjà comme le côté sud-ouest des « Jumeaux ». La partie supérieure se montrait dénudée, la forte déclivité interdisant toute végétation, sauf à quelques rares mousses et bruyères.

Le plus haut point que nous ayons atteint, tous calculs faits et après corrections, s'élève à 5 260 mètres au-dessus de la mer. L'altitude du pic neigeux peut être estimée à 1 800 mètres, ce qui donnerait à la montagne une hauteur de 5 060 mètres. Ce piton, cependant, ne me paraît pas le plus élevé du groupe Rouvenzori. Grâce à une lunette d'approche, je pus distinguer très exactement la forme du dernier sommet. Le pic suprême, terminé par une crête irrégulière en dent de scie, est distinctement cratéri-



Pics sud-ouest du Rouvenzori.

forme. Par la brèche la plus rapprochée, je distinguai, de l'autre côté, une saillie de même formation et de même altitude. De cette couronne de rochers, la crête s'inclinait à l'est par une pente d'environ 25^o jusqu'à ce que la vue nous fût cachée par un pic intermédiaire; à l'ouest, la descente était encore plus déclive. La neige s'accumulait sur le talus directement en face; son plus large champ mesurait 90 mètres sur 180; le rocher noir ne faisait saillie qu'en deux endroits.

De moindres plaques blanches se montraient encore assez bas. La distance de la première neige au pic terminal pouvait être évaluée à 500 ou 560 mètres. A l'E.-N.-E. notre horizon était fermé par une crête qui, partant de l'endroit où nous avons fait halte et montant abruptement, formait ensuite une courbe à plan horizontal et s'arc-boutait au piton neigeux. L'éperon que nous avons au S. aboutissait également aux deux pics les

plus élevés. Cette configuration de la montagne à l'ouest oblige les ruisseaux à sortir du centre, allant droit devant eux, et s'éloignant peu à peu les uns des autres, jusqu'à ce qu'ils atteignent la plaine, puis ils tournent à l'O.-N.-O. ou longent les saillies inférieures et vont se perdre dans la rivière Semliki ou dans l'Albert-Nyanza. Le second pic neigeux que nous avons vu précédemment, et qui nous était caché par les Jumeaux, est l'aboutissant, me semble-t-il, de la chaîne neigeuse que nous distinguons de Kavalli; il serait donc plus élevé que le piton dont nous eussions voulu tenter l'ascension. Plusieurs raisons nous font croire que cette configuration est l'œuvre de forces ignées. Nous en voyons la preuve dans les nombreux cônes secondaires qui s'étagent autour de la masse médiane. Ils ont été produits, sans doute, par le volcan central, dont la cheminée se combla peu à peu, la force d'expansion ne suffisant plus à jeter dehors les blocs et les laves; les gaz, s'échappant par les points faibles, fissurèrent l'enveloppe et formèrent les saillies sur le côté ouest.

En fait de vie animale, nous ne vîmes presque rien. Cependant, le gibier ne doit pas manquer, à en juger par les trappes nombreuses que nous aperçûmes de la route, et par les petits collets que nous trouvâmes dans les huttes. Nous entendîmes un singe crier dans un ravin et nous vîmes plusieurs oiseaux à plumage sombre gris brun, ressemblant au babillard à gorge noire. Rien de plus.

Nous trouvâmes des mûres et des airelles jusqu'à 3 000 mètres et plus haut encore. J'ai pu remettre au Pacha quelques échantillons, dont il a déterminé les espèces. J'ai fort regretté de n'avoir pu atteindre la neige; mais continuer l'ascension dans les conditions qui nous étaient faites, eût été pire qu'inutile, et malgré la bonne volonté générale j'ordonnai le retour. A ce moment je regardai le grand anéroïde: il marquait 19,90. Je fixai l'index juste à l'opposé du chiffre. De 5 à 7 heures, je vous avais rejoint; il y avait quatre heures et demie que nous avions quitté les Jumeaux.

J'ai l'honneur d'être, etc.

W.-G. STAIRS,
lieutenant du génie.

P.-S. Voici les noms des plantes que j'ai rapportées:

1. Clematis.	14. Sonchus.	27. Asplenium.
2. Viola.	15. Erica arborea.	28. Aspidium.
3. Hibiscus.	16. Landolphia.	29. Polypodium.
4. Impatiens.	17. Heliotropium.	30. Lycopodium.
5. Euphrasia.	18. Lantana.	31. Selaginella.
6. Elycina?	19. Moschosma.	32. Marchantia.
7. Rubus.	20. Lissochilus.	33. Parmelia.
8. Vaccinium.	21. Luzula.	34. Dracæna.
9. Begonia.	22. Carex.	35. Usnea.
10. Peucedanum.	23. Anthistiria.	36. Inconnu.
11. Gnaphalium.	24. Adiantum.	37. Fougère arborescente.
12. Helichrysum.	25. Pellia.	38. Une fougère.
13. Senecio.	26. Pteris aquilina.	39. Polypodium.

Il eût été très intéressant d'avoir une vue complète de la vallée de la Semliki; mais l'épaisseur des nuées ne nous permit qu'une observation: des forêts la couvrent sur toute la superficie. Le brouillard flottait en strates indolentes et longues traînées de brume, image inversée d'un ciel où se promènent les nuages. Parfois, pendant la durée d'un éclair, une déchirure se produisait, la forêt sans fin se déroulait sous les regards, et, pareilles à de gigantesques geysers, les masses feuillues semblaient lancer aux cieux des jets bouillants de vapeurs. Tout près de nous, il était possible de reconnaître les inflexions du sol et les dépressions arrondies où les bananiers mettent la teinte claire de leur feuillage.

Un des Jumeaux était visible à quelques cents mètres du camp. Une mensuration minutieuse lui donna 3 681 mètres d'altitude.

Après un repos de trois jours, nous levions le camp, et, tout en dévalant les parois escarpées de l'étroite gorge de la Rami-Loulou pour escalader la pente opposée, je faisais la découverte que cette profonde cluse avait dû autrefois être emplie jusqu'aux bords par les terres, les roches, les galets, les graviers tombés des hauteurs et des glissements de sol d'une telle importance que le lit de la rivière en avait été barré; ces matériaux continuèrent à s'accumuler tant que la Rami-Loulou ne réussit pas à s'y frayer route; aujourd'hui l'immense banc est coupé à une profondeur de 50 mètres et ces murailles de débris nous disent leur histoire.

Vers l'aube, un audacieux indigène zagaïa un de nos chefs madi.

A 1,5 kilomètre de Mtaréga prenait fin la terrasse herbeuse sur laquelle nous avons si longtemps marché; la forêt avait enjambé la vallée de Semliki et gagné les pentes du Rouvenzori jusqu'à 2 150 mètres de hauteur. Que nous le voulussions ou non, il fallait rentrer sous son ombre lugubre. Mais elle était ici l'idéal de la forêt tropicale. Une telle variété d'essences, une telle débauche de sève! La région de l'Itouri était distancée. Palmiers élaïs et arbres analogues, hautes fougères arborescentes, bananiers sauvages, majestueux colosses vêtus de fine mousse verte, fourrés impénétrables à feuilles larges, charmants ruisselets d'eau pure fuyant dans le mystère de